

Ecrire des histoires qui doivent être entendues

“ Ces femmes arrivent dans un paysage qui ne ressemble à aucun autre endroit qu’elles ont vu auparavant. L’Amérique, pour elles, est complètement exotique, de tant de façons. Ma tâche était donc de faire en sorte que le paysage dans lequel j’ai grandi et que j’aime, le paysage que j’ai gravé dans mon esprit comme étant le monde, la Californie, de faire en sorte qu’il apparaisse de nouveau neuf et étranger, comme si je le voyais pour la première fois. Je devais montrer l’Amérique à travers leurs yeux. Ce qui voulait dire, avant tout, l’étendue de l’endroit, les hectares et les hectares de terres non cultivées, ce qui était impensable au Japon à cette époque. Et tout avait l’air différent pour elles, tout : les gens (si énormes et si pâles), les chevaux (deux fois plus gros que les chevaux au Japon), les immeubles (au Japon, les immeubles ne dépassaient jamais deux étages), les arbres (pas de bambou), les chaussures (si pointues)...

Je connaissais mon début dès que j’ai commencé. Et la fin aussi. Le dernier chapitre était en fait tiré d’une partie non achevée de mon premier livre, qui parlait d’une famille américaine d’origine japonaise, envoyée dans les camps durant la Seconde Guerre mondiale. Je me suis souvent demandé ce que les voisins avaient pensé après leur départ. Étaient-ils soulagés de voir leurs voisins japonais partis? Est-ce qu’ils leur manquaient? Est-ce qu’ils pensaient qu’ils ne reviendraient jamais? N’ont-ils même pas remarqué qu’ils étaient partis? Cela faisait donc longtemps que je voulais écrire sur une ville “à l’instant après” - l’instant après la disparition des Japonais. Puis j’ai pensé que, si je le faisais bien, ça pouvait être la fin parfaite et inattendue pour mon nouveau roman. Mais c’est à peu près tout ce que je savais au début.”

Julie Otsuka

Extraits d’une interview par Bret Anthony Johnston, traduction Elise Rale

RENCONTRE AVEC JULIE OTSUKA,
RICHARD BRUNEL ET L’ÉQUIPE ARTISTIQUE

JEUDI 17 JANVIER

à l’issue de la représentation

JULIE OTSUKA

Elle est née en 1962 en Californie et vit à New York. Son premier roman, *Quand l’empereur était un dieu*, raconte l’internement des familles nippo-américaines pendant la Seconde Guerre mondiale. *Certaines n’avaient jamais vu la mer* est son deuxième roman. Il reçoit le PEN/Faulkner Award en 2011 et le prix Femina étranger dès sa parution en France.

RICHARD BRUNEL

Comédien et metteur en scène de théâtre et d’opéra, il dirige depuis 2010, La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche. Au théâtre, il met en scène, depuis 2011, *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner, *Avant que j’oublie* de Vanessa Van Durme, *La Dispute* de Marivaux, *Les Sonnets* de Shakespeare avec Norah Krief, *L’Odeur des planches* de Samira Sedira, *En finir avec Eddy Bellegueule* d’Edouard Louis, *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès et *Dîner en ville* de Christine Angot. A l’opéra, il a récemment mis en scène *La Traviata* de Verdi et *Le Cercle de Craie* d’Alexander von Zeminsky.

Certaines n’avaient
jamais vu la mer
JULIE OTSUKA - RICHARD BRUNEL

NOUS VOILÀ
EN AMÉRIQUE,
NOUS DIRIONS-NOUS,
IL N’Y A PAS
À S’INQUIÉTER.
ET NOUS AURIONS TORT.

Théâtre des Quartiers d’Ivry
Centre Dramatique National du Val-de-Marne
www.theatre-quartiers-ivry.com



Certaines n'avaient jamais vu la mer

adaptation et mise en scène **Richard Brunel**

texte de **Julie Otsuka**

traduction française **Carine Chichereau**

adapté du roman *The Buddha in the Attic* -
The Marsh Agency Ltd, incorporating Paterson Marsh Ltd
and Campbell Thomson & McLaughlin Ltd - Copyright © Julie Otsuka, 2011

dramaturgie **Catherine Ailloud-Nicolas**

scénographie **Anouk dell'Aiera**

costumes **Benjamin Moreau**

son et musique originale **Antoine Richard**

lumières **Laurent Castaingt**

vidéo **Jérémie Scheilder**

assistante à la mise en scène **Pauline Ringeade**

régie générale **Vincent Ribes**

régie son **Michaël Selam - Nicolas Favière**

régie lumière **Guillaume Tarnaud - Charlotte Poyé**

régie vidéo **Marina Masquelier**

régie de scène et accessoiriste **Salomé Laloux-Bard**

régie plateau **Léa Coquet-Vaslet - Marine Bragard**

poursuite **Jennie Michaux**

habillage **Clara Ognibene - Dominique Rocher**
Marie Beaudrionnet

collaboration à la composition **Teddy Gauliat-Pitois**

coach vocal **Myriam Djemour**

assistant costumes - patine et sérigraphie

Mathieu Trappier

perruques et coiffures **Maléna Plagiau**

maquillages **Christelle Paillard**

réalisation costumes **Aude Bretagne, Dominique Fournier**

réalisations costumes et chapeaux **Émilie Boutin**

stagiaire costumes **Diane Seguy**

renfort habillage **Ganaëlle Raymond**

animalier **Brice Thomas**

réalisation décors ateliers du TNP Villeurbanne

avec

Simon Alopé

Mélanie Bourgeois

Youjin Choi

Yuika Hokama

Mike Nguyen

Elivuth Ty

Linh-Dan Pham

Chloé Réjon

Alyzée Soudet

Kyoko Takenaka

Haïni Wang

et **Natalie Dessay**

Durée 1h50

spectacle réalisé avec le concours
de l'équipe technique du Théâtre des Quartiers d'Ivry
Centre Dramatique National du Val-de-Marne
direction technique Dominique Lermnier
régisseur général Raphaël Dupeyrot
chef électricien Pierre Julien
et des personnels techniques intermittents
Étienne Dauphin - Lolita Demiselle- Emilie Hamon -
Brendan Martin - Clément Netzer - Maxime Palmer
Julien Rauche - Mathieu Rouchon

Remerciements Le festival de Biarritz "L'invitation aux voyages", sa
directrice Anne Rotenberg, Gerald Stehr, auteur d'une adaptation de
Certaines n'avaient jamais vu la mer pour trois voix, Claire Borotra,
Sara Martins, Linh-Dan Pham, Daniel Arsand, Maxime Mestre,
Andrew Huntley, Pierre-Yves Loup-Forest, Caroline Chausson et
l'Atelier volant du TNT Toulouse, les compagnons du GEIQ 2016-
2018, Odéon-Théâtre de l'Europe, La Colline-théâtre national, l
es ateliers costumes du TNP Villeurbanne

Production La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche
Coproduction Festival d'Avignon ; Théâtre des Quartiers d'Ivry,
Centre Dramatique National du Val-de-Marne
Avec le dispositif d'insertion de l'École du Nord, soutenu par la Région
Hauts-de-France et la DRAC Hauts-de-France
Certaines n'avaient jamais vu la mer a été créée au festival Ambivalence(s)
en mai 2018 et jouée au Festival In d'Avignon en juillet 2018.

Donner la parole aux invisibles

Lorsque j'ai découvert le roman de Julie Otsuka, j'ai été
saisi par l'histoire de ces destins tragiques de femmes.
Elles sont sur le bateau, si jeunes et si pleines d'espoir.
Elles quittent définitivement le Japon pour rejoindre
aux USA des hommes, leurs compatriotes exilés, qui,
de lettre en lettre, leur ont décrit un monde idyllique,
des épousailles harmonieuses, une vie de rêve en
somme. Elles découvrent, en arrivant, le mensonge,
l'imposture, le viol, le dur labeur dans les champs ou
chez de riches Américaines. Désillusion, désespoir,
résignation, loin de leur pays, loin de leur langue.
Elles tentent de survivre et de s'adapter, mettant au
monde des enfants qui contrairement à elles sont
américains, se comportent comme tels, étrangers à
leur culture d'origine. Et puis survient Pearl Harbour.
Les Japonais, de naissance ou d'origine, de première
ou de seconde génération, deviennent les suspects, les
ennemis de l'intérieur. On les cantonne, on les isole.
Des camps sont construits, des trains y acheminent
des familles entières. Sous les yeux des Américains, les
Japonais disparaissent, laissant derrière eux les traces
de leurs vies.

Au dernier chapitre du roman, Julie Otsuka suspend
le récit des Japonaises, emportées loin de nous. Le
chapitre attendu sur les camps n'est pas présent. Nous
sommes, comme les Américains du dernier chapitre,
renvoyés aux hypothèses, aux interrogations et à une
certaine forme de stupéfaction ou de déni devant
l'inimaginable.

Dans ce texte, j'ai été saisi aussi par la façon dont cette
langue précise, musicale, nous embarque dans une
épopée ininterrompue, jusqu'au départ mystérieux,
incompris, vers le destin voulu par les autorités
américaines. Derrière le nous collectif, derrière le
choeur apparent, c'est en réalité une choralité qui
se déploie, celle de multiples individus dotés de
noms, de micro-histoires, toutes différentes, toutes
passionnantes.

Julie Otsuka réussit l'exploit de dessiner, par ses mots,
aussi bien des miniatures précises qu'un tableau
gigantesque, les petites histoires dans la grande
Histoire. C'est cela qui m'intéresse, cette parole
donnée aux invisibles, cette individualité qui s'affirme à
l'intérieur même d'une communauté. Je veux avant tout
raconter une histoire, celle d'une époque douloureuse,
d'un temps où tout à coup l'étranger ou le concitoyen
d'origine étrangère, l'ami ou l'employé, est regardé
avec méfiance ou sommé de prouver sa loyauté.

Richard Brunel

***Nous nous demandions
si nous n'avions pas fait une bêtise
en venant nous installer
sur une terre si violente et hostile.
Existe-t-il tribu plus sauvage
que les Américains ?***

La force réconciliatrice de la mémoire

Le texte de Julie Otsuka fait œuvre de réconciliation
en suggérant que chacun aujourd'hui, aux États-Unis,
est héritier de tous les personnages de cette histoire.
Le passé composé employé par les Japonaises s'ancre
sur le présent de la confiance, celle d'une première
personne du pluriel qui fédère la multiplicité des
voix dans l'expérience douloureuse du passé, ou les
fragmente en autant d'individualités, de différences,
voire de désaccords. Nous revivons les destins qui
progressivement échappent au passé, à l'Histoire,
pour revivre, devant nous, grâce au présent du
théâtre.

Pour rendre compte du point de vue de ses
concitoyens, une Américaine, surgie du passé de la
seconde guerre mondiale, se présente à nous, non
pour rejouer l'Histoire mais pour nous prendre à
témoin, directement. Une seule actrice succède au
groupe des japonais, une seule voix nous parle mais
une voix polyphonique, traversée, accompagnée par
une multiplicité de discours divers qu'elle écoute
ou relaie avec stupeur, sidération, méfiance. Une
Américaine, spectatrice des fractures qui déchirent
son peuple, auditrice des opinions, des discours
des politiques, des analyses des médias. Nous
partageons les doutes et les colères de cette femme,
nous reconnaissons ses espoirs en un avenir meilleur.
Nous décryptons l'information et la désinformation,
les théories du complot qui sèment le doute. Et alors
que nous avons assisté au départ des Japonais, que
nous savons où ils sont passés, nous nous taisons.
Comme l'Américaine, nous n'interviendrons pas.

Deux présents, deux émotions, deux points de
vue pour reconstituer la totalité et la complexité
de l'Histoire, avant que des Japonaises, fantômes
obstinés, rappellent qu'une nation trouve son unité,
sa dignité, sa résilience, dans une mémoire assumée
par tous.

Catherine Ailloud-Nicolas